

Le côté sombre de la

ACCUSATIONS La compagnie de danse Interface, subventionnée par les pouvoirs publics, est soupçonnée de dérives sectaires à fortes connotations sexuelles. Agressions sexuelles, emprise psychique et exploitation financière: les témoignages de huit personnes pointent en particulier le fondateur de la compagnie. Ce dernier conteste fermement toutes les accusations. Notre enquête.

PAR **AGATHE.SEPPEY@LENOUVELLISTE.CH** / ILLUSTRATION **PASCAL.CLAIVAZ@LENOUVELLISTE.CH**

« Je n'avais plus d'argent, plus de compte en banque, plus de nom de famille, plus d'adresse. C'est comme si tout ce qui faisait de moi un individu avait disparu. Dans ce groupe, tu dois être capable de tout faire, de tout traverser, de tout donner. Absolument tout. Sauf que ce don de soi ne sert pas tes objectifs et tes rêves, mais alimente la perversité d'André. » Stéphanie Boll, c'est une danseuse et chorégraphe valaisanne. André Pignat, c'était son patron durant de nombreuses années, le fondateur de la compagnie valaisanne Interface, où elle dit avoir frôlé l'anéantissement psychique, physique et financier. Aujourd'hui, elle accepte de se joindre aux autres témoignages, « pour que tout ça cesse ».

Des faits sur les vingt-cinq dernières années

Au cours d'une large enquête que nous avons menée durant deux mois, huit témoins nous ont raconté ce qu'ils avaient vécu. Tous ont travaillé pour Interface, à différentes périodes et sur des durées variables. Les faits relatés s'étalent sur les vingt-cinq dernières années et vont jusqu'à une époque très récente. Six témoins disent y avoir subi du harcèlement ou des agressions sexuelles commises par le fondateur. Sept personnes font état de dysfonctionne-

ments financiers et de salaires impayés. Le comportement « très manipulateur » du fondateur revient six fois, alors que trois témoins mentionnent l'utilisation d'un discours spirituel pour justifier des pratiques sexuelles. Enfin, un climat d'emprise, de soumission ou d'isolement de l'extérieur apparaît dans six discours. Contacté, André Pignat a répondu par le biais de son avocat, Me Guillaume Grand. Il conteste fermement l'ensemble des accusations (voir encadré). Depuis de nombreuses années, selon les observateurs du milieu culturel avec lesquels nous avons discuté, la compagnie jouit d'une réputation « défectueuse » où l'on parle d'une forme de sexualité libérée. Cependant, ils n'imaginaient pas de telles dérives.

Pas de plainte

Aucun de nos témoins n'a porté plainte. Parce que la volonté d'avancer en laissant ce chapitre derrière l'emporte. Parce que la perte d'argent n'a pas été perçue comme trop problématique et que des démarches juridiques coûtent cher. Parce que l'idée d'affronter le fondateur et la justice décourage. Selon les témoignages, Interface a établi un véritable système où les étapes vécues par chacun se ressemblent. Une mécanique parfaitement huilée régie par des règles et des comportements

qui peuvent, selon les dires recueillis, s'apparenter à des dérives sectaires (voir encadré).

LE RÊVE

Tout commence par un « waouh ». Un rêve. Stéphanie Boll avait 19 ans quand André Pignat et Valentine*, les deux fondateurs, l'ont fait intégrer la compagnie. Elle raconte: « André était très charismatique et bien plus âgé que moi. Il a vite senti que je me posais beaucoup de questions existentielles. Il avait réponse à tout. » André Pignat propose un idéal. Un groupe sans hiérarchie, une famille sans fausses croyances, une vie non régie par le capitalisme. Un lieu de liberté, où l'on crée. Un lieu de questionnement et de recherche, où l'on pourrait réaliser son rêve de monter sur scène. « Je suis arrivé dans un univers où on m'a tout de suite promis de grandes choses », livre Victor*, qui avait 15 ans lorsqu'on lui propose une place de stagiaire. Interface se présente comme une compagnie à succès et réputée internationalement.

« Il faut être tout le temps présent, donner tout son temps, ça va bien au-delà de l'art. »

LÉNA*
ANCIENNE MEMBRE D'INTERFACE

Certains témoignages disent que le fondateur semble vite « scanner » ses recrues en cernant leurs besoins et en flattant leur ego et leurs potentiels. Ce que chacun cherche, il fait mine de le donner. Mais selon nos témoins, il détecte aussi les fragilités et les petites failles humaines au cœur de chacun. C'est comme ça, notamment, qu'après la phase du rêve, s'inscrirait celle de l'isolement.

L'ISOLEMENT

« Très vite, on me fait comprendre que l'université ne sert à rien. » Stéphanie Boll, mais aussi Victor, Salomé* et Léna*, alors tous trois collégiens lors de leurs premiers contacts avec Interface, disent avoir été poussés à arrêter leurs études pour se consacrer pleinement au groupe. Victor et Léna ont choisi de poursuivre leur formation coûte que coûte, alors que Salomé arrête le collège et que Stéphanie Boll n'ira jamais à l'université comme elle l'avait prévu. Cette dernière explique: « Toutes les sources d'apprentissage extérieures à la structure étaient systématiquement dénigrées. »

Le message du fondateur est clair: dans la compagnie, on sait tout, on vit autrement, on a tout compris. Selon les dires recueillis, les amis, les amoureux, la famille, ne valent plus grand-chose s'ils n'entrent pas dans le groupe ou ne cautionnent pas totalement ses idées. « Tu es tout le temps entre la vie du dehors et celle du dedans. Tu te sens coincée, où que tu sois. Dehors, les gens te reprochent ton indisponibilité.

Dedans, tu ne donnes jamais assez », appuie Stéphanie Boll. La disponibilité et l'investissement font l'objet de pressions. « Il faut être tout le temps présent, donner tout son temps, ça va bien au-delà de l'art », insiste Léna. Les artistes seraient ainsi poussés à consacrer leurs journées, mais aussi leurs week-ends pour Interface. Sans congés, sans vacances. Un témoignage dit qu'en cas de réticence ou d'absence, on est sanctionné dans la création artistique. L'épuisement physique se marie alors à un épuisement psychologique.

LA DÉPENDANCE FINANCIÈRE

Dans ce climat où travail et vie privée se confondent, l'isolement des membres passe aussi par la proposition d'un mode de vie communautaire et alternatif présenté comme la panacée. Celui-ci permet, soi-disant, d'accéder à de meilleures performances artistiques. Un monde où le troc remplacerait l'argent qui, lui, est diabolisé. André Pignat et Valentine offrent des deals à celles et ceux qu'ils recrutent, livrent nos témoins: par exemple, une formation artistique, la prise en charge de leurs frais, des repas et un logement dans les locaux d'Interface à Sion. Soit, dans un théâtre, qui serait utilisé comme lieu de vie. En échange, les nouveaux arrivants travaillent pour la structure. Sans salaire. « La manipulation mentale fait que tu as l'impression de décrocher quelque chose d'incroyable, une opportunité unique, sans même avoir besoin de payer quoi que ce soit. Tu en viens alors à trouver normal de ne pas réclamer d'argent », précise Stéphanie Boll. Si tous nos témoins n'ont pas habité sur place, ils disent avoir, à une exception près, suivi une forme de troc.

« Ces allégations de mise sous emprise de type sectaire sont gratuites, sans fondements et attentatoires à l'honneur. »

GUILLAUME GRAND
AVOCAT D'ANDRÉ PIGNAT

Mettre tout son argent dans la structure

Autre aspect, dans la compagnie, si d'aventure quelqu'un recevait déjà un salaire d'un autre travail à l'extérieur, il serait motivé à le mettre à disposition des besoins de la structure. Marie-Noëlle Guex est artiste audiovisuelle et vit aujourd'hui à New York. Elle a été la vidéaste de la compagnie entre 1995 et 2002, une tâche qu'elle a conjugué pendant un temps avec un emploi à la Télévision Suisse Romande: « Je gagnais très bien ma vie. L'intégralité de mon salaire a fini par

passer dans la compagnie pour lui permettre de donner le tour. Mais ça n'était jamais assez; il y avait toujours de nouvelles attentes, une mégalomanie grandissante qui a fini par amener nos proches à cautionner des emprunts dont le montant total frôlait le million. Interface s'est acquitté de cette dette, mais il n'y a jamais eu de retour financier sur ces investissements. Ni artistique, d'ailleurs. »

Le fondateur, lui, aurait la mainmise totale sur les fi-

nances, qu'il rendrait opaques au reste des membres. Manon* a été la secrétaire d'Interface durant plusieurs années. Si elle dit avoir exigé sans condition d'être salariée en bonne et due forme, elle affirme qu'elle était « la seule à l'être ». Jamais aucun compte ni aucune transaction n'ont été portés à son regard. Et, si André Pignat est soupçonné de ne pas payer ceux qu'il emploie, il reçoit pourtant des subventions publiques pour ses créations artistiques. Des montants demandés via des formulaires de budgets où les cases des salaires sont obligatoires à remplir.

« Le père de famille qui donne l'argent »

Et c'est à André Pignat qu'on vient demander les sous. « C'est un peu le père de famille qui donne l'argent aux enfants quand ils en ont besoin », livre Manon. Il faudrait ainsi lui demander la permission, marchander et justifier la moindre somme, y compris pour acheter ses culottes ou ses tampons hygiéniques. Stéphanie Boll insiste sur la violence psychologique d'une telle dépossession de ses moyens financiers. Elle qui s'est retrouvée, au fil des ans, sans compte en banque: « Enlever l'argent, c'est vraiment dépouiller quelqu'un de sa liberté d'action, c'est faire en sorte qu'il n'ait plus aucune échappatoire. »

DÉRIVES SECTAIRES? LE MÉDECIN DE STÉPHANIE BOLL L'AFFIRME

Selon nos témoignages, des principes et des comportements se déroulant chez Interface s'apparentent à des dérives de type sectaire, bien que la compagnie n'ait pas officiellement de caractère religieux ou spirituel. Pour bien comprendre ce phénomène, un ouvrage fait référence en Suisse, notamment pour les avocats et le Centre d'information sur les croyances (CIC). Il s'agit de « Vos droits face aux dérives sectaires », écrit par François Bellanger, Marc Montini et Emmanuel Pasquier. A sa lecture, plusieurs points peuvent être mis en parallèle avec les témoignages des anciens membres d'Interface. Les auteurs évoquent notamment une forme de séduction qui s'opère, avec pour objectif de « convaincre l'adepte potentiel du caractère extraordinaire des croyances du groupement ». De plus, celui-ci sera « invité à travailler bénévolement pour l'organisation ou pour un salaire ridicule, en contrepartie de la faculté à progresser sur le chemin spirituel. Dans d'autre cas, surtout en cas de vie communautaire, l'adepte devra remettre tout ou partie de son salaire aux dirigeants du groupement. » La structure financière est cachée dans une composition du groupe « très hiérarchisée » avec des chefs qui possèdent « le pouvoir de manière absolue ». Ceux-ci maintiennent à travers la vie en communauté le « lien direct » avec leurs adeptes « isolés du monde extérieur ». Enfin, les auteurs évoquent aussi l'existence de « contraintes physiques ou psychiques ».

« ELLE EST DEVENUE SANS S'EN RENDRE COMPTE COMPLICE DE SON BOURREAU »

Ancien médecin de Stéphanie Boll, l'un des huit témoins de notre enquête, le psychiatre et psychothérapeute FMH Jacques Hohl évoque « un abus narcissique » à propos de son ancienne patiente. « En faisant naïvement confiance à une personne qu'elle admirait, elle s'est retrouvée dépossédée d'elle-même, violée dans sa propre intimité. L'abuseur a en effet pris en otage son enthousiasme, pour la réduire à l'état d'objet au service de ses désirs à lui. Elle est ainsi devenue, sans s'en rendre compte, complice de son bourreau, ce qui a verrouillé du même coup l'emprise, puisque étant sa complice, elle ne pouvait plus le trahir. » Pour le psychiatre, tous les ingrédients d'une « sorte de secte » sont présents. « Il y a au départ la fascination pour un homme charismatique qui offre un idéal exigeant, pour lequel aucun sacrifice n'est trop grand. » Concernant Stéphanie Boll, il y a eu « une forme de dissociation intérieure, sa partie consciente se trouvant entièrement engagée au service de l'abuseur, alors qu'au fond d'elle-même elle en ressentait un malaise, voire un dégoût, qu'il lui était impossible de mettre en mots. Ce n'est qu'une fois qu'elle a pu poser des mots, et désigner ce qu'elle vivait comme une emprise perverse, qu'elle a pu peu à peu retrouver sa cohérence intérieure. Mais cela a demandé un travail assez long, car une fois qu'on a mis son centre de gravité hors de soi, il est difficile de retrouver son assise intérieure. Et puis, ce n'est pas facile de se pardonner sa propre trahison. »